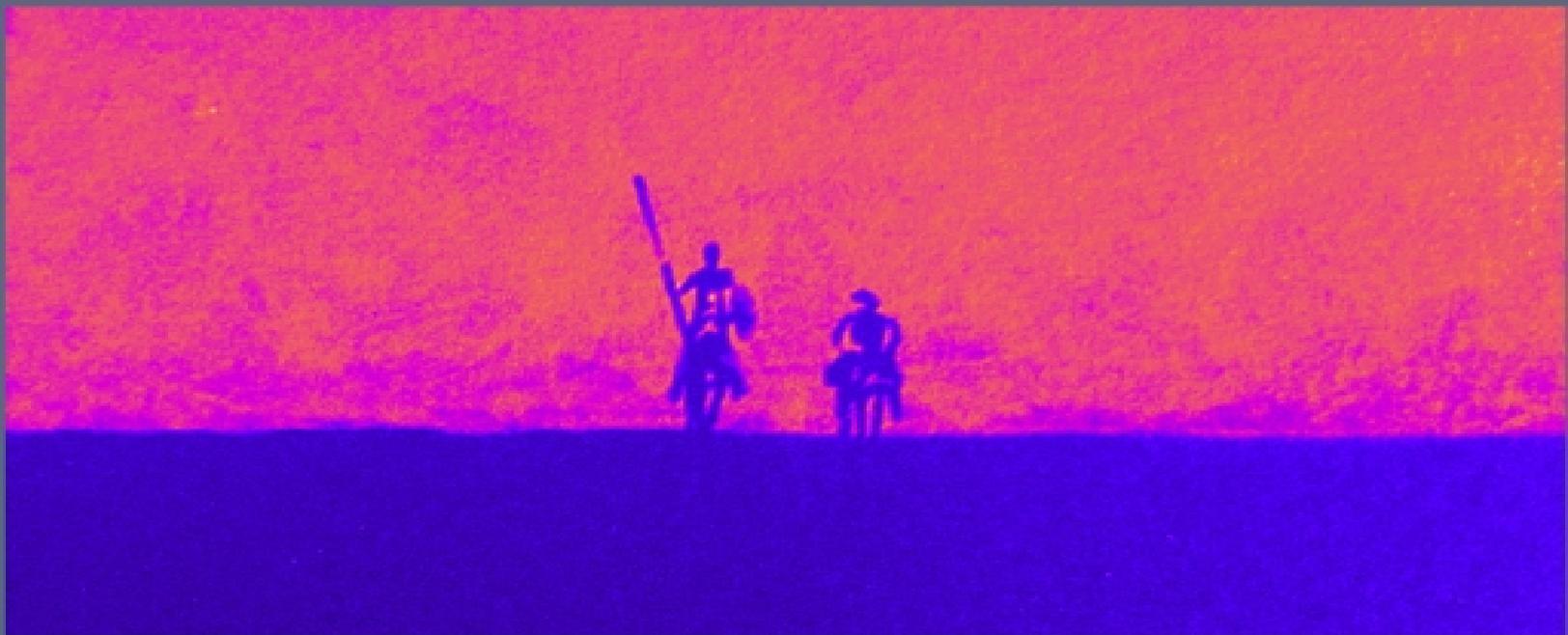


Kate Chopin

Le rêve d'une heure

The dream of an Hour

Traduit de l'anglais par Vincent de l'Epine



1894

Pépites littéraires

Kate Chopin

Le rêve d'une heure
(*The Dream of an Hour*, 1894)

Traduit de l'anglais par [Vincent de l'Épine](#) pour [litteratureaudio.com](#)

La version originale de la nouvelle en anglais est reproduite après la traduction française.

Sachant que Mrs. Mallard souffrait du cœur, on prit les plus grandes précautions pour lui annoncer, avec autant de douceur que possible, la mort de son mari.

Ce fut sa sœur Joséphine qui le lui apprit, par phrases entrecoupées et allusions voilées, à moitié dissimulées. L'ami de son mari, Richard, était présent aussi, tout près d'elle. C'était lui qui s'était trouvé dans les bureaux du journal quand on avait reçu la nouvelle de la catastrophe ferroviaire, avec le nom de Brently Mallard en tête de la liste des victimes. Richard avait juste pris le temps de s'assurer de la véracité de la nouvelle par un second télégramme, et s'était précipité afin d'annoncer le triste évènement avant que ne le fasse un ami moins délicat et moins circonspect.

Louise ne reçut pas la nouvelle comme beaucoup d'autres femmes avant elle, paralysées et incapables d'en accepter la signification. Elle pleura immédiatement, s'abandonnant d'un seul coup et sans retenue dans les bras de sa sœur. Quand la tempête de douleur se fut apaisée, elle se retira seule dans sa chambre. Elle ne voulait personne avec elle.

Là se trouvait, en face de la fenêtre ouverte, un fauteuil spacieux et confortable. Elle s'y abandonna, écrasée par une fatigue physique qui avait pris possession de son corps et semblait se faufiler jusque dans son âme.

Elle pouvait voir, sur la place carrée devant sa maison, le haut des arbres qui étaient tout frissonnants de la vie nouvelle du printemps. Le souffle délicieux de la pluie était dans l'air. Dans la rue en dessous, un colporteur vantait sa marchandise. Elle entendait les faibles notes lointaines de quelqu'un qui chantait, et d'innombrables moineaux gazouillaient sur les toits des maisons. Des taches de ciel bleu se montraient çà et là à travers les nuages, qui s'étaient amoncelés à l'ouest en face de la fenêtre.

Elle était assise là, la tête en arrière, appuyée sur les coussins du fauteuil, presque immobile, sauf quand un sanglot montait du fond de sa gorge et la secouait, comme un enfant qui a pleuré dans son sommeil et qui continue à sangloter dans ses rêves.

Elle était jeune, avec un beau visage calme qui montrait qu'elle refoulait ses émotions, et faisait même preuve d'une certaine force. Mais en ce moment, ses yeux étaient ternes et immobiles ; ils restaient fixés sur les trouées de ciel bleu là-bas au loin. Ce n'était pas un regard qui indiquait la réflexion, mais plutôt la suspension de toute pensée intelligente.

Quelque chose venait vers elle, et elle l'attendait, apeurée. Qu'était-ce donc ? Elle ne savait pas ; c'était une chose trop subtile et trop évasive pour qu'elle puisse lui donner un nom. Mais elle la sentait sourdre du ciel, pour venir jusqu'à elle par les sons, les senteurs, les couleurs qui emplissaient l'air.

Maintenant, sa poitrine se soulevait frénétiquement. Elle commençait à reconnaître cette chose qui s'approchait pour prendre possession d'elle, et elle essayait de la repousser par la force de sa volonté, mais elle n'y parvenait pas plus qu'elle ne l'aurait fait de ses deux fines et blanches mains. Quand enfin elle s'abandonna, un mot à peine murmuré sortit de ses lèvres entrouvertes. Elle le répéta encore et encore, dans un souffle : « libre, libre, libre ! ». Le regard absent et terrorisé qui avait suivi la nouvelle s'évanouit ; ses yeux étaient maintenant vifs et brillants. Son cœur battait, et le flot de son sang réchauffa et détendit chaque parcelle de son corps. Elle ne s'arrêta pas à la pensée de savoir si la joie qui l'envahissait était une joie monstrueuse. Elle avait une perception claire et exaltée des choses qui lui permettait d'écarter cette idée triviale.

Elle savait qu'elle pleurerait à nouveau quand elle verrait les tendres mains adorées repliées dans la posture de la mort, et le visage qui l'avait toujours regardée avec amour, fixe, et gris, et mort. Mais elle voyait aussi, après ce triste moment, une longue procession d'années à venir, qui lui appartiendraient absolument. Et elle ouvrit et étendit les bras pour les accueillir. Il n'y aurait personne qui vivrait pour elle durant ces prochaines années ; elle vivrait pour elle-même. Il n'y aurait pas de volonté puissante pour dominer la sienne, avec cette certitude aveugle qu'ont les hommes et les femmes qu'ils ont le droit d'imposer leurs désirs personnels à un de leurs semblables. Durant ce bref moment d'illumination, il lui sembla que c'était là un crime, qu'il soit motivé par la tendresse ou par la cruauté.

Et pourtant, elle l'avait aimé – quelquefois. Et souvent, elle ne l'avait pas aimé. Mais peu importait ! Que pouvait bien valoir l'amour, l'insondable mystère, face à cette affirmation de soi qu'elle reconnaissait soudain comme l'élan le plus puissant de tout son être !

« Libre ! De corps et d'âme ! » continuait-elle à murmurer.

Sa sœur Joséphine était agenouillée devant la porte verrouillée, les lèvres collées au trou de la serrure, implorant qu'on la laisse entrer. « Louise, ouvre la porte ! Je t'en prie, ouvre la porte – tu vas te rendre malade. Que fais-tu, Louise ? Pour l'amour de Dieu, ouvre la porte. »

« Vas-t-en. Je ne me rends pas malade. » Non, à travers cette fenêtre ouverte, elle buvait l'élixir même de la vie. Son imagination galopante parcourait ces jours qui se trouvaient devant elle. Des journées de printemps, des journées d'été, toutes sortes de journées qui seraient à elle. Elle fit une courte prière, souhaitant que sa vie fût longue. Et dire qu'hier encore, elle avait pensé en frissonnant que la vie pourrait être longue.

Elle finit par se lever, et ouvrit la porte aux agacements de sa sœur. Ses yeux brillaient d'un fiévreux triomphe tandis qu'elle se déplaçait, sans en avoir conscience, comme une déesse de la victoire. Elle prit sa sœur par la taille, et toutes deux descendirent les escaliers. Richard les attendait, debout en bas des marches.

Au même moment, quelqu'un ouvrait la porte d'entrée avec une clé. C'était Brently Mallard qui entra, un peu marqué par la fatigue du voyage, portant sereinement son sac et son parapluie. Il avait été loin du lieu de l'accident, et ignorait même qu'il y en eût eu un. Il fut stupéfait lorsque Joséphine poussa un cri perçant, et que Richard effectua un mouvement rapide pour le cacher à la vue de sa femme.

Mais Richard ne fut pas assez rapide.

Quand les médecins arrivèrent, ils déclarèrent que Louise était morte d'une crise cardiaque – morte de joie.

Ce texte est réutilisable selon les conditions suivantes :

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale
– Partage dans les mêmes Conditions 4.0 International (CC BY-NC-SA 4.0)



Publication pour le site <https://www.pepiteslitteraires.fr>

Texte original

"The Story of An Hour" **Kate Chopin (1894)**

Knowing that Mrs. Mallard was afflicted with a heart trouble, great care was taken to break to her as gently as possible the news of her husband's death.

It was her sister Josephine who told her, in broken sentences; veiled hints that revealed in half concealing. Her husband's friend Richards was there, too, near her. It was he who had been in the newspaper office when intelligence of the railroad disaster was received, with Brently Mallard's name leading the list of "killed." He had only taken the time to assure himself of its truth by a second telegram, and had hastened to forestall any less careful, less tender friend in bearing the sad message.

She did not hear the story as many women have heard the same, with a paralyzed inability to accept its significance. She wept at once, with sudden, wild abandonment, in her sister's arms. When the storm of grief had spent itself she went away to her room alone. She would have no one follow her.

There stood, facing the open window, a comfortable, roomy armchair. Into this she sank, pressed down by a physical exhaustion that haunted her body and seemed to reach into her soul.

She could see in the open square before her house the tops of trees that were all aquiver with the new spring life. The delicious breath of rain was in the air. In the street below a peddler was crying his wares. The notes of a

distant song which some one was singing reached her faintly, and countless sparrows were twittering in the eaves.

There were patches of blue sky showing here and there through the clouds that had met and piled one above the other in the west facing her window.

She sat with her head thrown back upon the cushion of the chair, quite motionless, except when a sob came up into her throat and shook her, as a child who has cried itself to sleep continues to sob in its dreams.

She was young, with a fair, calm face, whose lines bespoke repression and even a certain strength. But now there was a dull stare in her eyes, whose gaze was fixed away off yonder on one of those patches of blue sky. It was not a glance of reflection, but rather indicated a suspension of intelligent thought.

There was something coming to her and she was waiting for it, fearfully. What was it? She did not know; it was too subtle and elusive to name. But she felt it, creeping out of the sky, reaching toward her through the sounds, the scents, the color that filled the air.

Now her bosom rose and fell tumultuously. She was beginning to recognize this thing that was approaching to possess her, and she was striving to beat it back with her will--as powerless as her two white slender hands would have been. When she abandoned herself a little whispered word escaped her slightly parted lips. She said it over and over under hte breath: "free, free, free!" The vacant stare and the look of terror that had followed it went from her eyes. They stayed keen and bright. Her pulses beat fast, and the coursing blood warmed and relaxed every inch of her body.

She did not stop to ask if it were or were not a monstrous joy that held her. A clear and exalted perception enabled her to dismiss the suggestion as trivial. She knew that she would weep again when she saw the kind, tender hands folded in death; the face that had never looked save with love upon her, fixed and gray and dead. But she saw beyond that bitter moment a long procession of years to come that would belong to her absolutely. And she opened and spread her arms out to them in welcome.

There would be no one to live for during those coming years; she would live for herself. There would be no powerful will bending hers in that blind persistence with which men and women believe they have a right to impose a private will upon a fellow-creature. A kind intention or a cruel intention

made the act seem no less a crime as she looked upon it in that brief moment of illumination.

And yet she had loved him--sometimes. Often she had not. What did it matter! What could love, the unsolved mystery, count for in the face of this possession of self-assertion which she suddenly recognized as the strongest impulse of her being!

"Free! Body and soul free!" she kept whispering.

Josephine was kneeling before the closed door with her lips to the keyhole, imploring for admission. "Louise, open the door! I beg; open the door--you will make yourself ill. What are you doing, Louise? For heaven's sake open the door."

"Go away. I am not making myself ill." No; she was drinking in a very elixir of life through that open window.

Her fancy was running riot along those days ahead of her. Spring days, and summer days, and all sorts of days that would be her own. She breathed a quick prayer that life might be long. It was only yesterday she had thought with a shudder that life might be long.

She arose at length and opened the door to her sister's importunities. There was a feverish triumph in her eyes, and she carried herself unwittingly like a goddess of Victory. She clasped her sister's waist, and together they descended the stairs. Richards stood waiting for them at the bottom.

Some one was opening the front door with a latchkey. It was Brently Mallard who entered, a little travel-stained, composedly carrying his grip-sack and umbrella. He had been far from the scene of the accident, and did not even know there had been one. He stood amazed at Josephine's piercing cry; at Richards' quick motion to screen him from the view of his wife.

When the doctors came they said she had died of heart disease--of the joy that kills.